

Quand des hommes enquêtent sur la prostitution, quelques réflexions depuis une position située - Patrick Govers et Gaëtan Absil

Ce working paper a été présenté lors du colloque de Sophia en 2017. La responsabilité finale de la forme et du contenu de cet article est celle de l'auteur-e. Pour plus d'informations, visitez www.sophia.be.

Patrick Govers, anthropologue et historien. Maître assistant à l'École Supérieure d'action sociale - HELMO

Gaëtan Absil, APES- ULG, anthropologue et historien. Chercheur à l'APES-ULg, École de santé publique, Université de Liège

Résumé : Dans le cadre d'une enquête exploratoire sur la prostitution en Fédération Wallonie Bruxelles commanditée par la ministre Simonis et réalisée entre mars 2015 et mars 2016, nous avons approché les mondes prostitutionnels (de rue, de vitrine, à domicile, salon de massage). Comment, du point de vue de dominants (deux chercheurs masculins appartenant à la classe des hommes), appréhender dans des espaces divers et des contextes spécifiques, les perceptions, représentations et vécus des personnes exerçant la prostitution? Répondre à cette question constitue le point nodal de la réflexion présentée dans ce texte.

L'enquête : Cette enquête ethnographique a été commanditée par la ministre de l'Enseignement de promotion sociale, de la Jeunesse, des Droits des femmes et de l'Égalité des chances Isabelle Simonis. Elle s'est déroulée de mars 2015 à mars 2016 en Wallonie (Liège, Seraing, Charleroi) et Bruxelles. Elle s'articule autour des questions de recherche suivantes :

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

Comment contribuer à la définition de la prostitution à partir du point de vue des personnes qui exercent la prostitution ?

Comment les oppressions, avant l'entrée dans la prostitution, facilitent-elles l'entrée dans la prostitution ?

Comment les verdicts sociaux stigmatisent les personnes exerçant la prostitution ?

Quels sont les éléments qui, à partir de la perspective des figures de l'oppression, rendent difficile la sortie de la prostitution ?

Dans le cadre de cette enquête, les personnes exerçant la prostitution sont recrutées par les deux chercheurs sur base volontaire à partir de contacts sur le terrain (salon, bar, rue) et par téléphone. L'accès à certains lieux a été parfois facilité par d'autres professionnel .e.s (association, police, chercheur.e.s). Les entretiens sont rémunérés. Nous avons réalisé 29 interviews semi-structurées (26 femmes, 2 hommes, 1 transsexuel) et 31 conversations de terrain. Les entretiens sont complétés par les notes des carnets de terrain. Les retranscriptions des entretiens sont analysées à partir de la théorie d'Iris Marion Young. L'analyse des entretiens est discutée et présentée à 10 expert.e.s (association, université, services publics) pour critique et validation.

1. Introduction

Est-il envisageable d'investiguer la prostitution à partir d'une posture neutre ? Autrement dit, est-il possible de l'appréhender, par exemple, hors des débats idéologiques qui la cadenassent et filtrent la voix des personnes qui l'exercent ? Si cela nous semble un exercice difficile, cela ne signifie pas pour autant que ce phénomène social ne peut être approché scientifiquement. Comment alors penser un cadre général propice à une telle approche ? En vue d'avancer dans cette direction, il nous semble particulièrement stimulant de recourir à la théorie critique féministe selon laquelle la compréhension en profondeur d'un phénomène social requiert la contextualisation de celui-ci : Comment se dépie-t-il dans le temps ? Comment se déploie-t-il politiquement ? Comment s'articule-t-il à l'économie politique ? Comment en rendre compte sous l'angle du genre ? (Fraser 2013, Scheper Hughes 1993). Mais, surtout, le recours à la théorie critique féministe s'accompagne logiquement de la mobilisation de ses apports méthodologiques.

2. La réflexivité au centre des théories du point de vue

La réflexivité est au centre des démarches épistémologiques féministes. Réflexivité entendue comme une tendance à réfléchir sur, à examiner de manière critique, à explorer analytiquement la nature du processus de recherche¹. Cela est particulièrement visible dans le travail de terrain. Pour le moins, en suivant Harding et Norberg (2005), il existe trois contextes dans lesquels les questions de pouvoir entre chercheur.e et sujet se posent.

Le premier a trait au fait que le chercheur.e et le sujet investigué apportent à la situation d'enquête différents vécus et types de relations de pouvoir (genre, « race », classe, ethnicité, ...). Le second est en lien avec le fait que les processus de recherche produisent des différences de pouvoir autour de la définition même du projet de recherche (Qui définit ce qui compte comme situation problématique ? Quels sont les concepts, questions et hypothèses au centre de la recherche ? Quelles sont les théories et les méthodes de production du savoir favorisées ?). Songeons par exemple, à la conscience que le chercheur.e a d'entrer dans des terrains d'études qui sont souvent hyper médiatisés.² Comment va-t-il/elle traduire cette perception dans un design d'enquête prenant en compte l'existence de ce vaste terrain discursif pour ainsi éviter, tant que faire se peut, la reconduction de relations de pouvoir dominant. Autre exemple, celui des relations entre le chercheur.e. et le sujet investigué lors des interviews, des observations et autres processus de collecte de données. Inclure dans les données de l'enquête le contexte de l'interview (entre autres les ressources qui permettent à l'interview d'avoir lieu) est une manière de rendre compte des relations de pouvoir. Dernier élément où s'exercent des relations de pouvoir, l'écriture et la présentation de la recherche.

3. Les théories du point de vue : descriptives et normatives

Les théories féministes du point de vue sont à la fois descriptives et normatives. Descriptives car elles permettent de décrire, d'analyser et de rendre compte de manière critique des interrelations entre expérience matérielle, pouvoir et épistémologie, soit les effets des structures de pouvoir sur la connaissance. Normatives car elles plaident pour un cheminement spécifique d'enquête (Haraway, Hill Collins, Harding, Smith, bell Hooks, ...). Celui-ci s'articule autour de deux fils rouges:

- a) défi à la norme d'objectivité qui assume que le sujet et l'objet de la recherche peuvent être séparés l'un de l'autre, et, au postulat selon lequel considérer le sujet connaissant comme ancré dans son expérience est antiscientifique. (Harding 2004)

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

De là cette affirmation des épistémologies féministes: la connaissance est socialement située. La situation sociale de la personne (genre, classe, « race », ethnie, sexualité, capacités physiques, ...) influence sa manière de connaître et limite ce qu'elle est capable de connaître. Cela ne préjuge en rien de l'objectivité de ce qui est connu. En effet, les manières dont les relations de pouvoir impactent le savoir ne signifient pas qu'une subjectivité menace l'objectivité de ce qui peut être connu. Au contraire, le savoir situé socialement peut être proprement objectif.

Il est d'abord impossible d'enquêter sur ou dans la prostitution, parce que la prostitution n'est pas de l'ordre de la nature, c'est-à-dire indépendante des interactions entre des êtres humains à un moment précis et un espace donné. Par contre il existe de multiples modalités d'exercice de la prostitution qui échappent aux tentatives d'essentialisation. Il est donc plus juste de situer l'enquête par rapport aux pratiques, aux lieux, aux personnes. Notre enquête nous a mis en contact avec des personnes qui exercent en vitrine, dans des salons de massage, dans des appartements, à leur domicile, dans des hôtels. Les personnes qui exercent dans la rue échappent à notre enquête. Cependant, la manière dont les personnes qui exercent dans la rue ont esquivé ou refusé l'enquête mérite, elle-aussi, d'être interrogée de manière réflexive. De même, nous avons pu rencontrer principalement des femmes mais peu d'hommes. Cela tient à la manière dont furent déterminés les lieux de l'enquête.

- b) focalisation sur la « puissance d'agir » des femmes et des transformations des institutions sociales patriarcales à travers les recherches et les résultats de la recherche. En d'autres termes, les épistémologies féministes visent à des transformations libératrices (Hartsock 2003).

La subjectivisation des personnes qui exercent la prostitution est une condition subalterne, telle est une des conclusions de l'enquête réalisée en Fédération Wallonie Bruxelles (Govers & Absil 2016). Or, comme le note Sarah Bracke (2016), lorsqu'on enquête sur la subalternité, il est très important de s'interroger sur la position à partir de laquelle le subalterne est pensé et appréhendé et en quoi cette position interfère sur la façon d'en rendre compte. C'est pourquoi questionner nos identités politique, sociale et de genre nous apparaît comme incontournable.

Mais avant cela, il est important de questionner la condition subalterne des personnes qui exercent la prostitution. Que l'enquête confirme une condition de subalterne exposée aux oppressions, cela ne signifie nullement que les personnes seraient privées de toutes formes d'actions sur les identités des chercheurs. L'analyse du travail de terrain met en évidence que de nombreuses identités vont nous être attribuées par les personnes qui exercent la

prostitution. Les personnes que nous avons rencontrées ont très rapidement fait circuler des informations à propos de notre identité. Le bouche à oreille tenait d'une enquête pour élucider qui nous étions réellement. Par exemple, à Seraing, des personnes se sont téléphoné, d'autres ont momentanément quitté leur vitrine pour comprendre et savoir. Les identités qui nous ont été attribuées par les personnes qui exercent en vitrine à Seraing ont souvent circulé plus vite que celle de chercheur que nous essayions de présenter. L'attribution d'identités par les personnes qui exercent la prostitution peut être circonscrite à des identités politique, sociale et de genre.

4. Des identités d'opresseur

4.1. L'identité politique.

Les conditions matérielles et idéologiques de la production du savoir ne sont pas simples. Notre enquête prend place dans une commande politique. Elle prend aussi place dans un débat déjà structuré et très structurant entre l'abolitionnisme et le réglementarisme, chacun assignant une place précise au vécu et son interprétation. Choix et consentement versus aliénation et émancipation sont des termes récurrents qui jalonnent les controverses entre les tenants de ces courants opposés. Mais cela n'est qu'un aspect de l'identité politique mobilisée ici. Elle doit également s'articuler autour des visions propres à l'économie politique : pragmatisme fonctionnaliste (néolibéralisme) versus capitalisme postkeynésien contre la décroissance. Il ne s'agit pas simplement de controverses idéologiques sur fond d'économie politique, bien plus la perspective d'économie politique mobilisée a une profonde incidence sur la manière dont le processus de recherche va être pensé mais aussi sur la manière dont la recherche va être rédigée et présentée aux commanditaires éventuels et/ou aux pouvoirs politiques.³

4.2. L'identité sociale.

Comme chercheurs, notre identité est celle du monde académique. Symboliquement, cette identité nous place dans un rapport hiérarchique dans la production du savoir et dans l'exploitation du savoir, lorsqu'il s'agit d'opérer une transformation du vécu en données puis publications. Dans ce rapport de domination, nous courrons toujours le risque de parler « pour », à la « place de » en restituant le vécu dans un ordre du discours qui ne le reconnaît qu'à l'unique condition d'un traitement objectivant. Traitement objectivant qui peut aboutir, si on n'y prend garde, à la chosification (Lukacs 1985) du vécu des personnes étudiées. Dans

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

les mots de Sarah Bracke (2016:8) *“The subaltern cannot be represented adequately by academic knowledge because academic knowledge is a practice that actively produces subalternity, in the very act of presenting it”*⁴

Comme énoncé plus haut, l’objectivité est en lien avec la connaissance située et une localisation limitée. Dès lors, elle ne peut être pensée comme transcendante et fondée sur une séparation simple et nette entre le sujet qui observe et l’objet observé. L’égalité de positionnement constitue pour les académiciennes féministes une façon de fuir la responsabilité et un déni d’esprit critique (Haraway 1988).⁵

Comme il n’est pas possible de séparer sujet et objet, et que cette impossible séparation pose avec insistance la question de l’égalité dans le positionnement, ne sommes-nous pas dans l’obligation éthique et scientifique, de montrer que l’identité elle-même n’est ni transcendance, ni essence, mais interactions. Les carnets de terrain relatent de nombreuses actions de définition de notre identité par les personnes qui exercent la prostitution. Nous serons définis comme des inspecteurs des finances ou des policiers en civil, des identités liées au contrôle. Nous ne serons pas crus à propos de notre identité de chercheurs. Par exemple, une dame de salon exigeait de voir notre questionnaire. Nous serons reconnus comme des travailleurs qui pourraient « se faire un peu d’argent » en cachette. Une femme travaillant en vitrine nous proposera de garder la rémunération qui était prévue pour les personnes répondant à l’enquête. Il suffisait de dire que nous l’avions donné, elle ne dirait rien. Notre identité est mise en question par un mac, qui suite à un contact téléphonique avec une femme qui avait posté une annonce sur un site, nous téléphonera pour vérifier qui « nous sommes », avec un peu de menace dans la voix. Enfin, les policiers aussi participeront à la construction de notre identité. Ils nous présenteront comme chercheurs indépendant de la police dans certains salons. Ils recadreront nos pratiques de chercheurs par un rappel sur quelques consignes de sécurité. Nous devons leur paraître un peu naïf ?

4.3. L’identité de genre.

Des hommes blancs en milieu prostitutionnel. Comment questionnent-ils leur masculinité ? Comment questionnent-ils leur savoir depuis leur position vécue dominante ? Devant les vitrines, dans les bars et les salons, notre identité masculine apparaît comme une évidence par rapport à ces lieux de prostitution féminine plutôt destinée à des clients hétérosexuels. L’identité de genre est coproduite dans ces lieux et en particulier dans le cas de la prostitution dans les quartiers rouges de Liège et de Seraing. Elle est coproduite par les rencontres avec les femmes qui exercent la prostitution, mais aussi par les clients et par les passants parfois voyeurs. Dans le cadre de ces interactions, notre identité de genre revêt différentes facettes.

6

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

Par exemple, celles de clients pervers. Au cours de notre travail de terrain à Liège, nous avons décidé de mener à deux les entretiens avec les personnes exerçant en vitrine. Pourquoi à deux? Cette formule nous apparaissait plus sécurisante (au vu de notre inexpérience de ces lieux) et également plus propice à une auto régulation réflexive de nos façons d'interagir au cours des interactions de recherche. La manière que nous avons accordée pour solliciter la personne était de frapper à la porte du salon, de rester dans l'entre deux (petit couloir et entrée du salon) nous présenter et expliquer la démarche. Ce faisant, une voiture passe très lentement et une voix forte exulte : « Bande de cochons, deux en même temps ».

Quand nous sommes démarchés comme client. Dans ce jeu de rapports de domination, notre identité d'homme clients potentiels n'est pas toujours oblitérée. Selon les contextes d'interaction, cette identité de client peut être activée par les personnes en situation d'interview. Cela s'est par exemple produit quand l'un des chercheurs était seul dans un salon de massage. D'un point de vue ethnographique, nous avons clarifié notre rôle et nos intentions, nous pensions que le cadre était posé de manière suffisamment stable. En quoi cette renégociation du cadre de l'entretien peut-elle fournir des informations pour l'enquête? Comment interpréter le retour de l'identité de client durant les interviews? Quelques pistes d'interprétation peuvent être livrées, mais sans certitude : reprise d'une partie du pouvoir pendant l'interaction, participation de la personne dominée à la domination masculine?

Autre identité de genre que nous avons acquise durant la durée d'un entretien avec une personne qui exerce en vitrine à Seraing. Cette identité pourrait se conformer à ce que la sociologue australienne Raewyn Connell (2005) étiquette comme masculinité subordonnée, c'est-à-dire impropre à un vrai homme. La personne interviewée pratique les relations sadomasochistes. Son habit de travail reflète clairement cette spécificité au client potentiel. Pour réaliser l'interview, nous nous situons en contrebas de la petite plateforme où elle est assise sur son siège. Elle tourne le dos à la vitrine. Quant à nous, nous sommes face à la vitrine. Cette position d'interview est très inconfortable...nous sommes exposés au regard des clients et voyeurs qui ne cessent de passer devant la vitrine. Comment interpréter ce malaise à la lueur de notre identité sociale et de genre? Certes, depuis notre identité de chercheur, nous expérimentons dans notre chaire le fait d'être exposés au regard tout en étant que nous sommes dans notre tenue de travail, notre cuirasse vestimentaire impersonnelle, passe partout qui laisse complètement hors de la vue d'autrui notre corporéité. D'une certaine façon, ces sensations nous confrontent à l'incommensurabilité de l'acte de se prostituer, étymologiquement, s'exposer en public (prostituere : « pro » en avant et « statuere » placer). Cela nous renvoie également à l'inégalité dans le positionnement: même si nous nous sommes trouvé la fraction d'un instant dans une position de masculinité blanche subordonnée, elle

n'égale en aucun point celle d'une personne blanche de sexe féminin passé la cinquantaine qui est en attente du client.

Enfin, notre identité de genre peut s'avérer contrainte par le contexte même des interactions de recherche et endosser le portrait de l'homme émotionnellement détaché, typique du modèle de masculinité hégémonique (Bird 1996).⁶ Lors du travail de terrain à Charleroi, en collaboration avec une sociologue, l'un de nous réalise l'entretien d'une personne qui exerce sur le pas de la porte (le racolage en rue étant interdit à Charleroi). L'entretien a lieu dans le petit appartement qu'elle loue avec une collègue. Nous sommes assis tous les trois dans des fauteuils autour d'une table basse. Au fil de l'entretien, la personne est de plus en plus émue, sa voix devient rauque, elle pleure et ne parvient pas à se ressaisir. Ma collègue pose des gestes d'empathie, gestes qui, s'il venait d'un homme, pourraient prêter à confusion. Mais le malaise n'en reste pas moins très présent pour le chercheur homme qui se trouve démuni face à une situation pour laquelle il se sent, à la fois impliqué en tant qu'être humain face au désarroi d'autrui, et, empêché de par sa position vécue dominante.

Ces trois formes de l'identité sont reliées, elles agissent ensemble dans nos relations à la fois à l'objet de l'étude, aux personnes rencontrées et aux personnes interviewées qui exercent la prostitution. Principalement dans le monde académique, nous serons souvent amenés à nous justifier quant à l'effet de notre genre. Est-ce que des femmes vont se confier à des hommes ? Il s'agit bien de notre genre comme biais de l'enquête (voir point 5.5.). Par contre, il ne s'agit pas de notre rôle de chercheur ; cette légitimité-là n'est pas questionnée. Elle l'est sous l'angle politique. Lors de notre audition devant la commission du Parlement de la communauté française le 7 février 2017, un des députés présents remet en cause le statut de notre enquête ethnographique alléguant que l'échantillon n'est pas représentatif.⁷ Elle l'est également sous l'angle de l'économie politique et du terrain discursif correspondant : pour les abolitionnistes nous ne sommes que des serviteurs à la solde du néolibéralisme, pour les réglementaristes, nous ne sommes que des conservateurs rétrogrades, opposés aux avancées incontournables de la mondialisation et de la marchandisation de l'existence humaine.

5. Sur les terrains de l'enquête

Comment, en tant qu'hommes blancs (respectivement la cinquantaine et la quarantaine), avons-nous développé une approche méthodologique adéquate à une position dominante ? Comment contrôler cette position dans le cours de l'enquête ? Une partie de notre positionnement s'appuie sur la prise en compte et la compréhension de théories féministes, prise en compte et compréhension qui débouchent sur la sélection de concepts (les cinq faces de l'oppression d'Iris Marion Young) à même de rendre visible les pratiques de pouvoir dans

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

les expériences des personnes qui exercent la prostitution. De manière plus concrète, comment interagir pendant les entretiens avec les personnes qui exercent la prostitution ? Comment interagir avec toutes les personnes présentes sur les lieux ? Comment se tenir dans les lieux où se négocie et s'exerce la prostitution ?

5.1. Se présenter

Une des conditions émises par le commanditaire de l'enquête prévoyait que le recrutement des personnes à interviewer devait s'effectuer de façon autonome, c'est-à-dire sans passer par l'intermédiaire des associations de première ligne présentes dans l'espace prostitutionnel. Documenter le contexte qui permet de réaliser les entretiens et en rendre compte est, comme Harding et Norberg (2005) l'ont énoncé, fondamental en vue d'appréhender au mieux les relations de pouvoir entre chercheur.e et sujet investigué. Nous avons décidé de toujours réaliser les entretiens à deux et convenu d'une technique d'entrée en contact. Celle-ci consistait à frapper à la porte du salon, d'attendre que la personne nous ouvre et nous présenter : mise en avant de notre identité de chercheur (documentation institutionnelle), du contexte de l'enquête (commanditée) et de l'opportunité pour la personne de faire entendre sa voix auprès des autorités ministérielles. Plus facile à dire que faire. Outre les sensations de participer au voyeurisme ambiant et d'être perçus par les acteur.e.s des lieux comme usagers de l'espace prostitutionnel pour deux hommes aucunement habitués à ces lieux, il nous apparut rapidement qu'il s'agissait aussi, face à des personnes souvent très peu vêtues, de contrôler nos manières d'être. Il est impératif d'afficher une attitude comportementale non ambiguë et de l'exercer tout au long du travail de terrain (que ce soit durant l'observation participante, arpentant les lieux de la prostitution, qu'au cours des entretiens). Cette attitude non ambiguë n'est pas propre des chercheurs. Les personnes rencontrées vont, aussi, composer un personnage pendant les entretiens. Certaines vont ostensiblement marquer un changement de rôle une fois l'entretien accepté. Le changement de rôle consiste à se couvrir avec un châle ou un peignoir, à fermer les tentures du salon, à proposer l'entretien en tenue « de tous les jours » avant de prendre place en vitrine, ... D'autres sont restées quasi nues pendant l'entretien, comme celle avec qui nous avons longuement parlé sur le pas de la porte du salon et qui était en nuisette translucide. Il y aurait à réfléchir sur le rôle tenu et son incidence sur les entretiens, car il ne faut pas l'oublier l'enquête portait plus sur la « condition prostituée » dans la vie de tous les jours que sur la pratique de la prostitution en tant que telle.

5.2. Ne pas reproduire les relations de pouvoir

Cet impératif s'est imposé à nous tout au long de l'enquête. Parmi les différents contextes, nous en relatons trois. Le premier se réfère à la passation même de l'entretien : comment, tout au long de celui-ci convient-il d'agir pour que la personne en face de nous ressente du respect et n'éprouve aucune sensation de coercition. Mises à part l'application stricte des lignes de conduites balisées par l'éthique propre à la recherche⁸, nous avons déployé une sorte de rituel d'entretien. Celui-ci se compose de plusieurs éléments : installation du matériel d'enregistrement, la personne elle-même nous indique où nous asseoir, avant de commencer l'entretien, donner les 50 euros de rémunération prévue. Concernant ce dernier élément, depuis notre position de dominant, il nous semblait essentiel de fonctionner de cette façon pour éviter toute confusion possible autour de notre identité sociale et de genre: nous sommes des chercheurs (les clients eux paient généralement après) et, en tant qu'homme, nous ne voulons pas reproduire de relations de pouvoir (la rémunération est payée d'avance, elle n'est ni conditionnée au déroulement de l'entretien, ni à sa qualité). Du point de vue de la personne qui exerce la prostitution, l'importance portée à notre manière de procéder n'avait pas du tout la signification que nous lui attribuions. Cette somme est finalement bien moins importante que le respect, la confiance et aussi l'occasion d'exprimer un avis vers les politiques. Nous n'avons jamais envisagé cette somme comme un incitant, nous avons aussi le souci de reconnaître le temps passé à répondre à l'enquête. Ce souci était animé justement par des questions liées à l'exploitation. À quelles conditions les chercheurs ne deviennent-ils pas des exploités des vécus ?

Le deuxième contexte a trait à la spécificité de la prise de contact avec les personnes exerçant la prostitution dans les salons de massage. C'est par l'intermédiaire de la police (brigade des mœurs) que nous avons accompagnée lors de ses visites de routine dans ces lieux d'exercice de la prostitution que nous avons eu les premières interactions avec les personnes exerçant dans les salons. Ce qui rendait d'autant plus indispensable de bien cadrer la prise de contact ultérieure avec les personnes rencontrées au cours de ces visites. Nous leur avons expliqué l'objet de l'enquête et ses modalités (participation volontaire, entretien téléphonique et versement de la rémunération sur un compte). Peu de personnes ont pris contact avec nous : soit qu'elle considérait que l'enquête ne servait à rien, qu'elle exerçait la prostitution de façon temporaire, qu'elle n'avait pas envie d'en parler ou encore qu'elle n'avait pas le temps. Une autre modalité de passation des entretiens s'est faite jour dans un salon de massage. Suite à la visite de routine de la brigade des mœurs, la patronne du salon nous a elle-même convié à revenir une semaine après pour procéder aux entretiens. Les personnes qui ont participé l'ont fait librement, hors de la présence de la patronne.

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

Le troisième contexte est davantage en lien avec le processus de recherche lui-même, plus concrètement l'importance du choix des concepts en vue de rendre compte de la multiplicité des relations de pouvoir à l'œuvre dans les espaces prostitutionnels. À cet égard, l'intersectionnalité se révèle être un outil analytique indispensable. À plusieurs reprises, la « race » a été un élément très présent tant dans les récits de personnes exerçant la prostitution que dans les observations que nous avons réalisées dans les différents lieux de la prostitution. Carine⁹, originaire d'Amérique Latine, relate que, dans son parcours qui l'amène à exercer la prostitution en vitrine, sa couleur de peau lui a valu de nombreuses discriminations sociales et économiques. Dans le même temps, elle exprime qu'elle a des difficultés avec certains clients, tout spécialement les maghrébins, qu'elle considère comme très peu respectueux de sa personne. Des espaces prostitutionnels urbains tendent à être hyper racialisés. Par exemple, à Bruxelles, il existe des rues dédiées à une prostitution spécifiquement subsaharienne. Cette racialisation des espaces urbains prostitutionnels mériterait d'être approfondie en termes de déprivation (zone de non droit), d'aménagement territorial et d'imaginaires visuels (les égouts séminaux de la ville).

5.3. Interagir avec les passants, les clients, les voyeurs, les travailleurs sociaux, les policiers.

Qu'il s'agisse de la rue, des salons ou des vitrines, l'espace n'est pas seulement occupé par des chercheurs et des personnes exerçant la prostitution. Nous avons déjà évoqué le cas des passants qui traitent les chercheurs de cochons. D'autres acteurs participent à notre identité.

La rencontre d'un voisin devant les vitrines reste une expérience intéressante. Tout d'abord, la fuite d'une interaction directe. Il s'agit bien de comprendre qu'on s'est reconnu, mais il ne faudrait pas que cette reconnaissance soit trop formelle, ainsi le doute reste permis à propos de nos identités respectives. Du côté des chercheurs, obligation de raconter l'épisode à sa compagne : autant prévenir les ragots, toujours rapide dans un environnement très villageois où tout le monde se connaît. On rencontre toujours des clients, mais de manière fugace. On croise des clients sur le pas de la porte et tout est fait, notamment la mise à la porte par des patronnes ou par des personnes qui exercent la prostitution entretient le croisement sans relation. Jamais nous n'aurons l'occasion d'être présentés ou de se présenter comme chercheurs auprès des clients.

Les personnes travaillant en vitrine sont exposées au voyeurisme : sorte de vol exercé par le regard. Il n'est pas évident de distinguer un passant d'un voyeur. Ce pour deux raisons. Le voyeur tend, la plupart du temps, à se comporter comme un passant normal qui regarde par inadvertance. Le passant devient vite voyeur parce que lui aussi regarde par inadvertance. Le

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

voyeurisme, selon les lieux, peut être le fait d'homme, de femme et de couple. Il se pratique à pied et en voiture. L'identité de voyeur ou celle de passant, compte parmi les identités attribuées aux chercheurs par les personnes qui exercent la prostitution, mais aussi par les autres passants. Que peut-on bien avoir à faire dans ce lieu ?

Entrer en contact avec les travailleur.e.s d'associations de terrain de première ligne nous est apparu comme une évidence au moment d'initier le travail de terrain dans le quartier rouge de la rue Marnix à Seraing. Outre leur signaler notre présence, il s'agissait de reconnaître leur expertise sur le terrain d'enquête que nous découvrons. Peu à peu, les contacts répétés ont débouché sur une invitation de leur part à les accompagner durant leur tournée de nuit dans les différentes vitrines de la rue. Le fait d'être introduit de cette manière nous a facilité la rencontre des personnes qui exercent la prostitution nocturne, non seulement facilité mais aussi rendu possible car, sans cette introduction, nous ne savions comment procéder pour y arriver. Elle nous a également permis d'entreapercevoir les conditions de travail nocturne et de collecter des ressentis à ce propos.

Les policiers surveillent les quartiers, ils patrouillent. Nous avons été observés par des policiers alors que nous nous entretenions avec une personne dans la rue pour négocier un entretien. « Des collègues, vous ont vu ... », disait un policier. Alors, soit les policiers nous ont pris pour des clients, soit nous avons été confirmés dans notre identité de chercheur sur le terrain.

5.4. Gérer la sphère professionnelle et privée

Une enquête dans certains lieux de la prostitution ne se circonscrit pas au terrain. De toutes les enquêtes que nous avons réalisées, celle-ci a donné lieu à de nombreuses interactions dans la sphère professionnelle. Ces interactions concernent nos collègues, et en particulier les collègues masculins. Parmi les blagues et les bons mots, nous avons relevé une série de jeux de mot à connotation sexuelle : « vous travaillez en terrain glissant », « vous pénétrez dans le terrain », « vous devez en voir des filles nues », « c'est une enquête baisée/biaisée », ... Ces réflexions émaillent les conversations sur un fond de complicité masculine, reposant sur un sexisme supposé unanimement partagé. Du côté des collègues féminines, les questions étaient plutôt de l'ordre de la curiosité, comme s'il fallait répondre à cette question : « comment peuvent-elles, moi je ne saurais pas », ou de l'ordre du jugement : « pauvres filles » ou « ce n'est pas normal que ça existe pour assouvir les pulsions des hommes ». Les collègues questionnent les relations que nous avons établies avec le terrain. Ce questionnement est tour à tour curieux, sexuel mais aussi soucieux de nous, de notre sécurité physique et affective.

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

La sphère familiale aussi est mise en relation avec le terrain de la prostitution. Pour nos compagnes respectives, cette enquête n'a pas été facile. Que leurs compagnons soient en contact avec les personnes qui exercent la prostitution n'est pas facilement accepté. L'acceptation est encore plus difficile lorsqu'il s'agit de réaliser les entretiens dans les box (vitrines) ou dans les salons de massage. Le couple devient un lieu où l'on raconte avec précaution sa journée de travail lorsque celle-ci consiste à interviewer des personnes de sexe féminin exerçant la prostitution. Des pratiques de recherche normale acceptée prennent une autre signification. Nous avons l'habitude de laisser à vue notre documentation sur notre bureau, mais aussi dans d'autres lieux comme la table basse du salon. L'envahissement de l'environnement familial par la documentation de l'enquête a été sujette à de nombreuses négociations sur ce qui pouvait être exposé et ce qui devait être caché, notamment par rapport aux enfants et aux visiteurs (voisins, corps de métiers, beaux-parents, ...). « Il y a trop de livres sur la prostitution ici », phrase prononcée par une belle-mère ayant trouvé dans la cuisine une histoire de la prostitution en bande dessinée.

On n'ouvre pas si facilement la porte à la prostitution dans les lieux de travail, amical ou familial. Le « stigmatisme de pute » (Pheterson 1993) tend à contaminer (Goffman 1975) l'ensemble des relations donnant place à du sexisme, du grivois, de la méfiance, du dégoût, ...

5.5. L'expérience d'une paire mixte pour les entretiens

On nous l'a dit et redit, deux hommes qui enquêtent auprès des personnes qui exercent la prostitution c'est biaisé. Les motifs invoqués étaient multiples. Par exemple, des femmes (car la prostitution est toujours pensée comme féminine) ne se confieront pas à deux chercheurs, l'enquête portant uniquement sur l'intime (comme s'il n'y avait pas d'autres objets pour les entretiens).¹⁰ Et pourtant, au fil des entretiens, il nous a semblé que les personnes interviewées n'avaient pas manifesté une attitude de retrait dans le récit de leurs expériences d'entrée et d'exercice de la prostitution. Néanmoins, le doute demeure : dans un tel contexte d'interactions de recherche, le sexe du chercheur ne favorise-t-il pas la reproduction de relations de pouvoir dominant et, par la même, cela ne tend-il pas à aplanir les inflexions des vécus, à lisser les points de vue ? C'est pourquoi, nous avons mis en place, par deux fois, une paire mixte pour les entretiens, deux expériences contrastées.

Lors d'un entretien d'une personne qui exerce la prostitution à domicile, alors que l'un de nous était à tout bout de champ renvoyé à « vous êtes un homme donc vous ne comprendrez jamais », la chercheuse était prise à partie par la personne interviewée. L'identité de genre n'était absolument pas perçue comme plus égalitaire avec une chercheuse. La prise à partie

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

s'est cristallisée autour de l'argument : « Si vous voulez savoir, vous n'avez qu'à essayer, et après on verra ».

Autre contexte, celui de Charleroi. Après avoir réalisé un entretien avec une personne qui exerce la prostitution de rue depuis des années, l'un de nous s'accorde avec la sociologue afin de déambuler dans l'espace public à la recherche d'une autre personne disposée à participer à l'enquête. Khadija est assise sur le seuil qui donne accès au couloir, elle feuillette des publicités toutes boîtes. Ma collègue l'aborde et nous présente. Khadija est hésitante. Elle ne sait trop. Le chercheur répète ce que la sociologue vient d'énoncer en insistant sur l'importance de sa parole, de l'apport qu'elle représente dans un possible agir politique. Finalement Khadija accepte. Après l'entretien très chargé émotionnellement (voir point 4.2), la sociologue et le chercheur prennent le temps d'échanger autour de leurs ressentis. La sociologue fait part au chercheur du sentiment d'avoir pu réaliser l'interview grâce à sa présence : d'avoir été seule, elle pense que Khadija n'aurait pas accepté.

Les deux situations relatées se prêtent à des lectures controversées. (a) Soit l'une met en évidence le biais que représente être chercheur masculin : inapte à comprendre, dès lors, à quoi bon lui relater des vécus expérimentiels ; l'autre situation argumentant le contraire : être chercheur masculin favorise la passation de l'entretien, cela constitue donc un avantage. (b) L'interprétation (a) invisibilise que dans les deux situations, le même mécanisme est à l'œuvre : l'omniprésence de la position vécue de dominant - une évidence dans le contexte de l'entretien à domicile mais également dans celui de Charleroi « la voix de l'homme ayant plus de poids que celle de la femme »¹¹ - rend illusoire pour le chercheur homme tout essai d'appréhension des vécus de personnes qui exercent la prostitution.

5.6. Le comité d'accompagnement

Le comité d'accompagnement fait partie des alentours du terrain, surtout revisité sous l'angle du genre. Nous ne pouvons pas divulguer des informations issues du comité d'accompagnement. Nous sommes tenus au secret professionnel. Cependant, nous pouvons analyser le comité sous l'angle des identités d'opresseurs et des rapports de pouvoir. Le comité est composé de l'administration et du cabinet commanditaire. Toutes les personnes des administrations et du cabinet que nous rencontrerons étaient des femmes, ainsi que nos deux responsables de service pour la Haute Ecole et l'Université. L'ensemble des représentantes des pouvoirs publics partagent une adhésion au féminisme comme épistémologie ou comme politique. Dans ce comité, les deux chercheurs se retrouvent dans une position hiérarchique par rapport au commanditaire. De notre expérience, notre identité d'homme fut questionnée par rapport aux effets sur l'enquête (le biais de masculinité), mais

14

aussi par rapport à notre capacité de mener les entretiens en se faisant passer pour des clients. Ainsi, la question fut débattue, sans pression, de l'opportunité de pratiquer un recrutement en se faisant d'abord passer pour des clients, principalement par rapport à la prostitution de rue. Cette solution pour entrer sur le terrain a finalement été écartée de manière collective pour deux raisons. Premièrement, l'éthique à laquelle nous nous référons est pour la pratique d'enquête dite à découvert pour laquelle l'identité des chercheurs est clairement annoncée.¹² Deuxièmement, il était en dernière analyse, peu concevable que nous endossions un rôle client, qui potentiellement renforce les rapports d'oppression, dans le cadre d'une enquête.¹³

6. Avons-nous réussi ?

Il n'y avait rien à réussir ... une égalité de positionnement n'étant pas de mise, il s'agissait davantage de réfléchir sur les interactions de recherche à partir de notre position située d'opresseurs, d'interroger dans quelle mesure et de quelle manière les interactions infirment ou confirment celle-ci, interrogations qui font partie intégrante des données de l'enquête.¹⁴

Il est à considérer que notre position située d'opresseurs est négociée pendant les interactions avec les personnes présentes sur les lieux de l'enquête. Une partie des interactions a consisté en des jeux d'enquête sur notre identité politique, sociale et de genre. Il s'agissait de pouvoir fixer et clarifier notre identité pendant les entretiens, alors qu'elle était déjà négociée avant même les premiers échanges de parole. Ces identités ont toujours été présentes pendant les interactions comme suspendues et prêtes à être réactivées aux détours d'une phrase, d'un geste, tout autant avec la personne interviewée qu'avec l'environnement.

Nous devons nous rendre compte d'une évidence, il n'est pas facile de se défaire de notre position située d'opresseurs : ne sommes-nous pas en train d'écrire de notre point de vue le sens des interactions ? Les personnes rencontrées ne sont pas présentées dans notre réflexion, pourtant elles furent souvent à l'origine de questionnement à propos de nos identités ? Et peut-être nos interactions furent-elles à la fois des confirmations d'un statut d'opresseur, tout comme elles furent une remise en question de ce statut.

Pour autant, nos intentions, nos actes, parfois bricolés et régulés sur le terrain entre deux entretiens ont permis de ne pas tomber dans deux travers fréquents : celui de blâmer les personnes qui exercent la prostitution tout comme celui de les réduire au silence.

“Silenced. We fear those who speak about us, who do not speak to us and with us. We know what it is like to be silenced. We know that the forces that silence us because they never want us to speak, differ from the forces that say speak, tell me your story. Only do

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

not speak in a voice of resistance. Only speak from that space in the margin that is a sign of deprivation, a wound, an unfulfilled longing. Only speak your pain” (bell hooks 2003:159)

Notes

* Nous tenons à remercier Nicole Van Enis, Frédérique Déjou et Alex Govers Pijoan pour leurs commentaires critiques sur une première version de ce texte. Nous avons essayé d’y répondre au mieux.

1. D’une manière générale, la socio-anthropologie est concernée par les enjeux de la réflexivité, mais les auteurs ne les conscientisent pas toujours selon l’angle du genre. Par exemple, les travaux et théorisations des rapports au terrain par l’anthropologue Kristen Hastrup ou l’ouvrage collectif : Ghasarian, Christian (2002). *De l’ethnographie à l’anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*. Paris : Armand Colin.

2. Voir à ce propos l’étude de Natália Ledur Alles (2017) concernant les discours médiatiques autour de la prostitution au Brésil.

3. Par exemple, l’étude d’Adriaenssens et Hendricks (2015) qui analyse l’intérêt économique d’inclure les revenus de la prostitution dans le PIB de la Belgique. Les auteurs mobilisent la vision pragmatique fonctionnaliste. Cela a comme incidence que l’activité prostitutionnelle est conceptualisée comme un contrat passé entre deux individus, contrat qui fait foi de l’existence d’un consentement entre ceux-ci. Autre exemple, l’étude réalisée par Weitzer et Boels (2015) sur le Red Light district de Gand. À nouveau, la perspective d’économie politique mobilisée est le pragmatisme fonctionnaliste. Cette perspective n’est à aucun moment questionnée dans le processus de recherche ni lors des interactions de recherche avec le public interviewé.

4. La philosophe anglaise Miranda Fricker (1999:205) écrit à ce propos “social facts are ontologically dependent upon a collective interpretative practice. We construct the social world through the operation of our interpretative practices”.

5. Comme Harding (1989:189-190) l’affirme: « we should expect white, bourgeois European men to have cognitive styles and a world view different from the cognitive styles and world views of those whose daily activities permit the direction of social life by those men ».

6. À partir d’entretiens et d’observation participante auprès de collègues masculins, Bird (1996) en vient à décrire et analyser les éléments cruciaux pour comprendre comment

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

l'homosocialité contribue à perpétuer la masculinité hégémonique. Parmi ces éléments figurent le détachement émotionnel, la compétition et l'objectivation sexuelle des femmes.

7. Le rapport intégral de la commission est disponible en ligne à l'adresse <http://www.pfwb.be/le-travail-du-parlement/doc-et-pub/documents-parlementaires-et-decrets/documents/001544081>

8. Pour cette enquête, nous avons utilisé la charte éthique de l'association des anthropologues sociaux du Royaume Uni et du Commonwealth, voir <https://www.theasa.org/ethics/guidelines.shtml>.

9. Il s'agit bien entendu d'un nom d'emprunt. Il en va de même pour l'autre personne exerçant la prostitution citée dans la suite du texte.

10. Ces questions sont traitées par Devereux (1980), et nous y étions sensibles.

11. L'un de nous a été confronté de multiples fois à cette réalité « la voix de l'homme ayant plus de poids que celle de la femme ». Que ce soit dans un contexte de formation à charge d'ONG féministes ou encore dans un contexte académique comme par exemple la participation à des séminaires sur les masculinités et les masculinismes organisés par des enseignantes féministes (ULg et UCL).

12. Pour une discussion sur les enjeux de l'enquête à découvert : Arborio, Anne Marie & Fournier, Pierre (2005). *L'observation directe: l'enquête et ses méthodes*. Paris : Nathan.

13. Voir par exemple l'avis de l'Association Nationale des études Féministes (le Bulletin de l'Association Nationale des Etudes Féministes n° 46, 2005, pp.97-100, consultable en juin 2018 : <http://nextgeneration.collectifs.net/texts/welzerlangfr.html>).

14. Comme l'affirme la sociologue américaine Lois Presser (2005), l'objectif du chercheur.e est d'explicitier au maximum les relations qui influencent sa construction du vécu de la personne interviewée qu'il/elle raconte et analyse.

Bibliographie

Adriaenssens, Stef & Hendricks, Jef (2015). *A direct measure of output in prostitution in Belgium*. KU Leuven: Faculty of economics and business.

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

bell hooks (2003). "Choosing the margin as a space of radical openness". In: Sandra Harding (Eds), *The feminist standpoint theory reader. Intellectual & political controversies*. London: Routledge, pp. 153-159.

Bird, Sharon R. (1996). "Welcome to the Men's Club: homosociality and the maintenance of hegemonic masculinity". *Gender and Society* 10 (2), pp. 120-132.

Brake, Sarah (2016). "Is the subaltern resilient? Notes on agency and neoliberal subjects". *Cultural studies* 30(5), pp. 839-855.

Connell, Raewyn (2005). *Masculinities* (2d ed.). Berkeley : University of California Press.

Devereux, Georges (1980). *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris : Flammarion.

Fraser, Nancy (2013). *Fortunes of feminism: From state-managed capitalism to neoliberal crisis*. London: Verso Books.

Fricker, Miranda (1999). "Epistemic oppression and epistemic privilege". *Canadian Journal of Philosophy* 25, pp. 191-210.

Goffman, Erving (1975). *Stigmaté. Les usages sociaux des handicaps*. Paris : Édition de Minuit.

Govers, Patrick & Absil, Gaëtan (2016). *Prostitution, rapports d'oppression et agency. Enquête exploratoire sur la prostitution Fédération Wallonie Bruxelles*. Ministère de la Communauté française, Direction de l'Égalité des Chances. <https://orbi.ulg.ac.be/handle/2268/202137>

Harding, Sandra (1989). *The science question in feminism*, Ithaca: Cornell University Press.

Harding, Sandra (2004). "A socially relevant philosophy of science? Resources from Standpoint theory's controversiality". *Hypatia* 19 (1), pp.25-47.

Harding, Sandra & Norberg, Kathryn (2005). "New feminist approaches to social methodologies: an introduction". *Signs*, 30 (4), pp. 2009-2015.

Haraway, Donna (1988). "Situated Knowledges: the science question in feminism and the privilege of partial perspective". *Feminist studies*, 14 (3), pp.575-599.

Hartsock, Nancy C.M. (2003). "The feminist standpoint: developing the ground for a specifically feminist historical materialism". In: Sandra Harding (Eds). *The feminist standpoint theory reader. Intellectual & political controversies*. London: Routledge, pp.35-53.

Working Papers Colloque *Sophia* Colloquium

Genderstudies in Belgium. A State of the Art

Bruxelles-Brussel 19/20-10-2017

Ledur Alles, Natalia (2017). *Prostitución y discurso mediático. ¿Dónde están las protagonistas?*. Barcelona: Editorial UOC.

Lukács, Georg (1985). *Historia y consciencia de clase, Vol. 1*. Barcelona: Ediciones Orbis.

Pheterson, Gail (1993). "The whore Stigma: Female dishonour and Male Unworthiness", *Social Text*, 37, pp.39-64.

Presser, Lois (2005). "Negotiating power and narrative in research: implications for feminist methodology". *Signs*, 30 (4), pp. 2067-2090.

Scheper-Hughes, Nancy (1993). *Death without weeping. The violence of everyday life in Brazil*. Berkeley: University of California Press.

Weitzer, Ronald & Boels, Dominique (2015). "Ghent's red light district in comparative perspective". *Sexuality Research and Social Policy*, 12 (3), pp. 248-260.

Young, Iris Marion (2011). *Justice and the politics of difference*. Princeton: Princeton University Press.